

Une pseudo-tempête peut en cacher une vraie



Pour le milieu de journée, le fichier GRIB (source UGRIB) annonce maximum 10 nœuds de NNW (bleu=pluie).

Après un nouveau dérapage, par moins de 20 nœuds, je décide de se diriger vers la marina, non sans avoir fait un essai avec l'ancre Spade de 9 kg (alu) en visant une zone d'algues.

Elle croche mais ne résiste pas à la traction du moteur que je pousse à 2.000 tours par minute. Je ne sais pas à quelle force de vent cela correspond, mais pas question de laisser Thòe accroché à une ancre dont je n'ai pas confiance, plus ou moins enfouie dans un fond manifestement mauvais.

Sur la route, je trouve des corps morts numérotés, tous vert pomme (il semble qu'il y en ait aussi des jaunes, plus près du rivage). Ils ont l'air costaud et bien entretenus. Un catamaran rose de 40 pieds environ est amarré sur l'un d'entre eux. Un catamaran a un fardage plus important (fardage=surface de structure que le vent peut intercepter).

12 heures UTC. Je me prépare à prendre un corps mort. Un voisin, Nicolas, environ 35 ans, cuisinier nomade propriétaire solitaire d'un joli bateau de famille en bois sous pavillon anglais depuis près de 60 ans, vient m'aider à frapper le bout. Je lui offre un verre. Nous bavardons. Il me fait remarquer que la dépression tourne en rond au-dessus de nos têtes depuis quelques jours. La pression (1011 hPa) n'a pas varié depuis 48 heures comme l'indique la station météo électronique du bord.

12h45. Il retourne à son bateau, à cent mètres, quand le ciel se garnit de noir au NW. Le vent commence à tourner. Je photographie les nuages et le grain arrivant sur nous. Les heures indiquées sont précises car l'appareil photo les mémorise.

12h50. L'abri est ouvert du N au NE. Le coup de vent viendra du NNE. La photo montre un plan d'eau calme.

12h52. Le vent monte rapidement de 10 à 30 nœuds. La mer grossit tout aussi vite. Heureusement le fetch est limité (fetch=distance d'eau libre où la houle peut se former et grandir). Plus tard, je verrai les instruments mesurer 46 nœuds. Il y a peut-être eu plus, lorsque je leur tournais le dos.



12h50. Ciel menaçant, mer calme...



12h55. Ce ketch est parti au moment où Thòe s'amarrait

Je voudrais doubler l'aussière qui nous relie au corps mort, mais seul c'est impossible, même avec l'appui du moteur. J'essaie et renonce aussitôt. Avec un équipier à la barre pour faire route sur le corps mort, c'est peut-être réalisable, mais seul, certainement pas. Par facilité, j'avais utilisé une longue aussière facile à manipuler qui est neuve mais sans doute pas la plus résistante que Thoë ait dans son trousseau. On n'a que peu de droit à l'erreur et à l'à peu près. Sinon, il faut avoir de la chance. C'est ce que me disait l'an passé un architecte naval hollandais qui a quelques tours du monde à son actif : « quand on navigue, il faut parfois de la chance ». Si chacun a un capital chance, il vaut sans doute mieux ne pas trop en abuser sous peine qu'il se tarisse.

J'ai vérifié l'état de l'aussière en allant sur la plage avant. L'alarme de mouillage est branchée, pour le cas où le corps mort ou l'aussière ne tiendrait pas le coup. Je reste à la veille permanente, tout en photographiant. En me demandant si je dois mettre le moteur en marche et si je dois aider l'aussière en mettant le moteur au ralenti, etc. Je ne fais rien de tout cela. Nicolas, qui a plongé pour les inspecter, m'a décrit comment les corps morts sont ancrés dans le sol.

L'orage gronde de nouveau. Un éclair tombe à moins d'un kilomètre. La pluie met la mer en ébullition et le vent emporte les millions de gouttes qui parviennent à rebondir sur la surface de l'eau. A certains moments, on n'y voit goutte. Une vraie purée liquide où l'eau de mer se mixe avec l'eau de pluie pour former une émulsion blanchâtre qui s'envole sur un tapis volant fait de vagues, mi-toboggan, mi-montagnes russes.



13h11. Un bateau voisin en contreplaqué d'environ 50 pieds, s'est encastré dans les cailloux à 300 mètres. Je n'en crois pas mes yeux. Au fond de moi, je m'emplis de tristesse aggravée à cause de l'impossibilité d'agir pour le secourir. Mes neurones font sept tours dans leur boîte crânienne pour finalement conclure que la seule chance de sauver ce bateau est de prier, et non de risquer sa vie dans la baston. Mais comment formuler cette prière ? Si un bon génie proposait de faire réussir une entreprise techniquement réalisable, comment la lui formuler ?

Les propriétaires arrivent trop tard, sans doute moins de quinze minutes après le début de la tempête (le temps de réaliser que leur bateau est sans surveillance et que le vent monte, puis de sauter dans l'annexe et de venir sur zone).

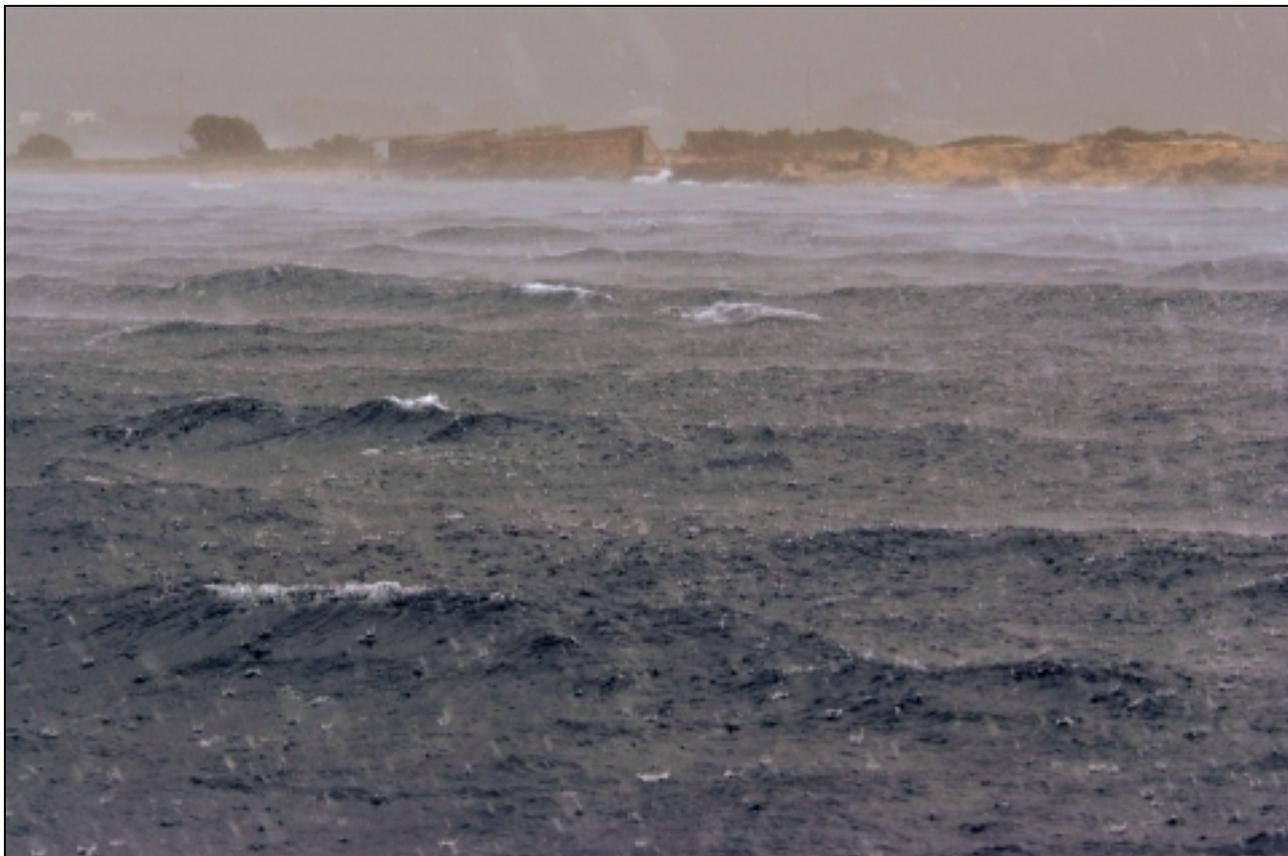
Il fallait être de retour avant que le bateau ne dérape... Ils s'approchent du bateau à l'agonie, en annexe dans 35 nœuds de vent établi. Je me dis qu'essayer de monter à bord est une folie. Heureusement ou malheureusement pour eux, ils renoncent rapidement et reprennent la direction du port, petit point presque invisible dans la tourmente.

Le vent retourne l'annexe de Thoë comme une crêpe (je l'avais mise à l'eau pour que Nicolas, puisse monter à bord).

Le grand ketch anglais risque de perdre ses voiles d'avant. Le ferlage se défait et elles commencent à battre dans le vent.

15h. La tempête se calme. Elle a duré deux heures. Le ciel commence à se dégager. Il n'y a plus « que » 20 nœuds établis, comme quand je suis arrivé hier. On a une impression de calme. Dans les airs seulement ! Car la houle secoue toujours le bateau. Avec l'aide du moteur au ralenti, j'arrive à passer une seconde aussière dans l'anneau du corps mort. Pendant un temps seulement ! Car peu à peu on reprend le rythme de vie normal, et 20 nœuds dans un mouillage, c'est trop.

Levant les yeux, je vois ses occupants du ketch quitter le voilier de Nicolas. L'un d'eux tombe à l'eau en voulant descendre dans l'annexe. Il grimpe aussi vite qu'il est tombé, par-dessus les boudins. Se retrouver soudainement « homme à la mer » donne des ailes. Puis ils rejoignent leur bateau à une centaine de mètres.



Etat du mouillage à 13h07, au début du coup de vent...

18h. Le soleil est couché. Le vent et la houle, dont les directions sont pareilles (c'est déjà ça !), n'ont pas diminué. L'éolienne produit de l'électricité que le PC consomme...

Quelle que soit la direction du vent, le bateau n'a jamais été inconfortable. Pas de roulis cette nuit. Pourtant le mouillage est nettement plus ouvert que les (relativement) microscopiques calas dans lesquelles la houle prend autant de plaisir que les vacanciers.

5 octobre 2007 – Ensenada del Cabrito

Le calme après la tempête

Je m'imagine le visage effrayé des mes amis et amies, dont une viendra peut-être me rejoindre d'ici peu : « il est fou ce mec, de me proposer de m'embarquer dans ce genre de tempête ! ». Nous voilà une nouvelle fois devant l'éternelle question du plaisir que certains ont de prendre la mer. La pêche en mer est un des métiers les plus dangereux qui soient, peut-être même le plus dangereux. Pourtant, les marins le défendent et se battent pour qu'il survive. Ce métier est-il voué à être remplacé par de l'élevage piscicole industriel comme d'autres (vieux) métiers terrestres ont disparu. Ou bien remplacé par un très petit nombre de bateaux gigantesques comme ceux que j'ai vus à l'île de Whalsay (voir carnet « Ecosse »), signe de la concentration des entreprises et des activités, pour une meilleure productivité. Cette productivité que la majorité refuse mais qui est téléguidée par le besoin de la même majorité d'acheter toujours plus de biens, ce qui n'est possible que si les prix diminuent.

Pourquoi accepter le passage de tempête alors qu'on pourrait être si bien au coin d'un feu ouvert, à la campagne ? Ou sur les pieds sur terre, sur une plage bondée dans une zone où les tsunamis sont sous haute surveillance avec des dispositifs d'alerte efficaces !

En sept ans de navigation (11.000 milles, soit 20.000 kilomètres), c'est la première fois que je vois une telle tempête au mouillage. Il fallait que je vienne en Méditerranée pour être au mouillage dans un coup de vent de force 8 à 9, dans la région des Baléares où les calmes sont les plus fréquents de toute la zone. Vu la réputation de cette mer au comportement étrange, je suppose que ce ne sera pas la dernière fois.



Le catamaran rose, Nicolas et le ketch anglais...

Je m'imagine que si je ne termine pas le journal que je mets en ligne sur Internet par une note dite « optimiste », je serai pour toujours voué à être navigateur solitaire. Les cumulus de beau temps sont de retour. Le soleil aussi. Le vent et la houle sont partis comme ils sont venus. Maintenant, nous sommes de nouveau privilégiés, aux petits soins de la Création.